

## LA MESSAGERE DU PRINTEMPS.

(Suite.)

Coup-d'œil sur l'ordre des Fissirostres en général.—Engoulevents.—Martinets.—Salanganes.—Hirondelles.—Caractères distinctifs des Martinets et des Hirondelles.—Pattes et Serres.—Bec.—Ailes.—Salanganes.—Leurs mœurs.—Leur ponte.—Leur nid.—Est-ce du frai de poisson?—Est-ce un fucus digéré?—Chasse des nids.—Le Martinet noir.—Son vol.—Ses migrations.—Son nid.—Comment il est fait.—Ponte.—Éducation des petits.—Étourderie et défiance.—Pêche à la ligne.—Chasse à la baguette.—Chasse au fusil.

Dans la première partie de cet article, celle où nous avons traité l'histoire des Hirondelles proprement dites, nous n'avons fait qu'effleurer la classification du sous-ordre entier des Fissirostres. Avant de passer aujourd'hui à l'étude des Salanganes et des Martinets, qui forment une des familles de la tribu des Hirundinés, celle des Cypsélinés, nous sommes obligés de revenir un peu à cette étude, afin de faire saisir au lecteur des caractères qui ont provoqué les divisions de la tribu des Hirondelles en deux groupes ou familles : les Cypsélinés ou Martinets, et les Hirundinés proprement dits ou Hirondelles.

L'ordre des Fissirostres est un de ceux qui présente le plus d'homogénéité dans son ensemble. Non seulement les animaux qui le composent ont un *facies sui generis*, qui les rapproche les uns des autres, même aux yeux de l'homme le plus ignorant, mais l'ordre comprend un abrégé de la grande classification naturelle des oiseaux en général. On y trouve, en effet, l'oiseau de proie nocturne ou crépusculaire, l'oiseau de chasse diurne, et des espèces que l'on pourrait assimiler aux Passereaux par la gracilité de leurs formes ; et tout cela sans qu'aucun d'eux perde rien du caractère purement insectivore qui caractérise le Fissirostre.

Les Engoulevents, qui, dans cet ordre, représentent parfaitement les oiseaux de proie nocturnes (Chouettes), ne sont, pour ainsi dire, que des Hirondelles de nuits, et ne diffèrent essentiellement des véritables Hirondelles que par la trop grande sensibilité de leurs yeux, qui en fait des oiseaux nocturnes, et par l'influence que ce changement de conformation imprime à leurs habitudes et à leurs besoins. À la suite des Engoulevents, qui, disons-nous, représentent les Chouettes, nous pouvons regarder les Martinets comme occupant une place parallèle à celle des petits oiseaux de proie diurnes, car la forme de leurs pattes se rapproche plus de la serre que de toute autre chose, surtout si nous considérons la brièveté, la force des tarses courts et emplumés qui soutiennent de véritables serres aux ongles acérés et crochus. Quant à l'Hirondelle proprement dite, avec ses petites pattes grêles et minces, son bec plu

accentué et plus bombé, elle nous représentera le Passereau dans cette singulière réunion d'oiseaux isomorphes.

Caractères communs à tous : les couleurs de l'ordre entier sont exclusivement noir, blanc ou roux, passant au brun quelquefois. Ainsi donc, après avoir étudié, dans notre première partie de ce travail, les Hirondelles proprement dites, nous allons passer aujourd'hui en revue les Cypselinés ou Martinets, parmi lesquels nous trouverons la Salangane, dont le nid célèbre a donné lieu à des volumes de contradictions et de fables. Une autre fois, nous terminerons l'histoire des Fissirostres par celle des Engoulevents ou Caprimulgés, laquelle ne manque pas non plus d'intérêt. La séparation des Martinets d'avec les Hirondelles est si indispensable, que la nature, qui leur a fait habiter les mêmes lieux et poursuivre la même nourriture, les a elle-même séparés, en leur inspirant une haine et un éloignement réciproques. Jamais on n'a vu Hirondelles et Martinets voler de compagnie ; où l'un est, l'autre n'est pas ; tandis que nous voyons, à chaque instant, les Hirondelles de fenêtre, de cheminée et de rivage, se réunir en une seule troupe et folâtrer ensemble.

Les Martinets ont cependant une assez grande quantité de caractères communs avec ceux des Hirondelles ; bec petit, large à la base, aplati horizontalement, et fendu profondément jusqu'au dessus des yeux ; pieds courts, ailes très-longues et mœurs diurnes.

Au premier coup d'œil, on distingue ces oiseaux des Hirondelles par des caractères très-apparens : les ailes du Martinet sont proportionnellement plus longues que celles de l'Hirondelle et n'ont point la même forme. Elles présentent plus qu'elles l'image d'une faux ; elles figurent un demi-cercle parfait d'une pointe à l'autre. Chez les Martinets, la mandibule supérieure porte au bout un crochet *falconné* beaucoup plus marqué que chez l'Hirondelle. Mais le véritable caractère distinctif, c'est la longueur des pieds et la forme des doigts, qui sont courts, fort rapprochés, fournis d'ongles aigus et recourbés, qui rappellent, en petit, ceux des oiseaux rapaces nocturnes, avec la patte desquels celle du Martinet ne manque pas d'analogie, si l'on considère leurs tarses emplumés et leurs doigts postérieurs ramenés en avant. Chez l'Hirondelle, au contraire, la patte est munie d'ongles faibles, et le doigt externe, y compris l'ongle, ne dépasse jamais l'extrémité de la dernière phalange de celui du milieu. Et si nous entrons plus avant dans l'étude de ces caractères distinctifs si curieux, nous voyons des différences encore plus notables ; quand le Martinet a déployé ses ailes, elles dépassent de beaucoup sa queue, qui est toujours fourchue tandis que chez les Hirondelles, la queue est plus longue que les ailes. Les Martinets ont la deuxième rémige comme la plus longue plume des ailes ; chez les Hirondelles, c'est la première, ce qui donne une forme plus pointue à l'aile de l'Hirondelle qu'à celle du Martinet.

Le bec, chez le Martinet, est encore beaucoup plus petit et surtout plus plat que chez l'Hirondelle : chez les Salanganes, il est plus petit que chez le Martinet ; mais au lieu d'être aplati, il se relève et reprend un peu la forme de bec crochu de certaines Mésanges.

C'est surtout en analysant de plus près les serres du Martinet, qu'elles ne pourront plus nous laisser de doute sur la différence des mœurs de ces animaux avec celles des Hirondelles. Celles-ci ont certainement les pattes courtes, comparées à un grand nombre d'oiseaux, mais enfin de longueur à pouvoir supporter leurs corps ; leur tarse a encore la dimension de leur doigt médium, qui est long, mince, et donne à la patte une forme grêle et allongée. Les ongles sont peu courbés et peu forts, quoique aigus. Quoiqu'il soit beaucoup plus gros de corps que l'Hirondelle, le Martinet a la patte beaucoup plus petite, les doigts sont courts, et le tarse emplumé qui les surmonte n'a même pas la longueur des doigts. Serrés les uns contre les autres, les trois doigts de devant sont presque toujours rejoints par le pouce, que l'oiseau tient à peu près constamment dirigé en avant comme les autres doigts ; les ongles sont forts, recourbés et crochus.

L'anatomie devait trouver chez le Martinet, destiné à voler sans relâche, une grande ressemblance d'organes avec d'autres oiseaux adonnés au même genre de vie, et en effet l'appareil sternal, source de la puissance du vol chez les oiseaux, est très-semblable entre les Oiseaux-Mouches et les Martinets. Chez tous les deux, les muscles moteurs des ailes sont non-seulement très-puissants, mais encore la forme des os du sternum servant d'attache à ses muscles, est modifiée, en longueur et en étendue, de manière à produire un développement de force énorme. Par la forme générale et par la grosseur de son corps, le Martinet-Salangane est celui qui se rapproche le plus des Hirondelles, parmi lesquelles certains ornithologistes, entre autres M. Chas. Bonaparte, l'avaient même compris.

Nous commencerons donc par son histoire. Les Salanganes sont de petits Martinets de rivage qui ne vivent qu'au bord de la mer. Elles n'existent que sous la ligne équinoxiale, entre les deux tropiques, et dans l'intervalle des 95° à 160° degrés de longitude orientale. On en trouve une première variété aux îles de France et de Bourbon. Elles font surtout leurs nids à Java, à Sumatra et à Bornéo.

On les rencontre également sur la côte orientale d'Asie, que baigne la mer de Chine, en Cochinchine, au Tonquin et à Cambodge. Elles vivent encore aux Moluques et aux Philippines ; on en a même trouvé une espèce à l'île d'Onalan, au milieu de la mer du Sud, par 160°, ce qui semble prouver qu'elles existent également aux îles Carolines, Pelew et sur les Mariannes.

Quelle que soit l'habitation de la Salangane, au bord de la mer ou plus avant dans les terres, elle vit exclusivement d'insectes comme les autres Martinets, et pénètre généralement peu dans l'intérieur du pays. Les

mœurs de ces singuliers oiseaux sont encore assez peu connues ; mais on a pu cependant en caractériser quatre espèces.

La grande célébrité des Salanganes tient aux nids singuliers qu'elles construisent. Ces nids se mangent et sont fort recherchés, tant en Chine que dans plusieurs autres pays voisins, situés à cette extrémité de l'Asie. Ce nid est un mets très-estimé et très-cher, lequel, par conséquent, a été très-altéré et très-falsifié, ce qui joint aux fables diverses et aux amplifications des marchands, n'a pas peu contribué à répandre beaucoup d'obscurité sur leur origine.

Figurez-vous une petite coupe ou coquille translucide, d'un blanc jaunâtre, mince comme une fine écorce d'orange, et à peu près de la même grandeur, accolée contre un rocher, isolément, mais en nombre considérable, et vous aurez une idée du fameux nid de la Salangane. On pourrait encore le comparer à un petit bénitier formé par la coquille que l'on nomme *Peigne*, si sa forme n'était un peu plus allongée transversalement le long du rocher. Ces nids sont composés, à l'extérieur, de lames très-minces, placées excentriquement, se recouvrant les unes les autres et ressemblant à des rubans d'algues transparentes enroulées.

Quant à l'intérieur, sa texture est plutôt filamenteuse et présente comme des réseaux, irrégulièrement tissés, des fils translucides qui semblent extraits des lames extérieures et qui se croisent en tout sens. Souvent, quelques petites plumes sont engluées dans la substance qui compose le nid ; beaucoup plus rarement on y aperçoit des débris de coquilles d'œufs. Tous les nids portent la trace de la fiente de l'oiseau qui les a construits et habités.

La Salangane emploie près de deux mois à la construction de ce nid, puis elle y pond des œufs qu'elle couve pendant environ quinze jours. Elle fait ainsi trois couvées par an. Ces oiseaux ne quittent point leurs nids par les temps de pluie et chaque soir ils y reviennent vers quatre heures. Quand le temps est beau, ils volent en grandes troupes comme nos martinets. Mais leur vol est moins rapide, et comme ils ont les ailes un peu moins longues que l'animal type du genre, leurs évolutions se rapprochent de celles de nos Hirondelles.

Ici se présentent deux grandes questions qui ont longtemps divisé les naturalistes, et qui n'ont été résolues que dans ces dernières années. Quelle est la nature de ces précieux nids ? et comment les Salanganes les construisent-elles ?

Dans les premiers temps où ces nids furent connus, c'est-à-dire peu après le moyen âge, les contes les plus absurdes avaient circulé sur la nature qui les composait ; les uns prétendaient qu'ils étaient formés d'une écume ou de frai de Poisson, et que ces nids avaient un goût fortement aromatique ; d'autres disaient que c'était un suc recueilli par les Salanganes, sur un arbre appelé *Calamboue*. Quelques-uns les croyaient faits d'une

humeur visqueuse rendue par le bec de ces oiseaux. Enfin les derniers les croyaient fabriqués avec des *Holothuries* ou *Poissons-Plantes* qui sont abondants dans ces mers.

Kœmpfer assurait d'après les pêcheurs chinois, que ce que l'on vendait souvent pour des nids de Salanganes était une préparation faite avec la chair de certains Polypes. Il semble prouvé, par tous ces dires contradictoires, qu'en différents temps et en divers pays, on a vendu comme nids véritables différentes substances soit naturelles, soit artificielles.

Guéneau de Montbéliard, le fameux naturaliste, pour sortir de ce chaos d'opinions sur ces nids curieux, dont la substance est aussi souvent fraudée par les marchands chinois, que leur histoire était défigurée par les contes qu'ils propageaient, imagina de s'adresser directement à Poivre, alors intendant des îles de France et de Bourbon, pour avoir des renseignements authentiques. Nous ne pouvons mieux faire que de donner un extrait de ces observations faites *de visu* par le célèbre savant auquel il s'était adressé.

“ M'étant embarqué en 1741 sur le vaisseau *le Mars*, pour aller en Chine, nous nous trouvâmes, au mois de juillet de la même année, dans le détroit de la Sonde, tout près de l'île de Java, qu'on nomme la *grande* et la *petite Toque*. Nous fûmes pris de calme en cet endroit, et nous descendîmes sur la *petite Toque* dans le dessein d'aller à la chasse des Pigeons verts. Tandis que mes camarades de promenade gravissaient les rochers pour chercher des Ramiers verts, je suivis les bords de la mer pour y ramasser des coquillages et des coraux qui y abondent. Après avoir fait le tour presque entier de l'îlot, un matelot chaloupier qui m'accompagnait découvrit une caverne assez profonde, creusée dans les rochers qui bordent la mer ; il y entra. La nuit approchait. A peine eut-il fait deux ou trois pas, qu'il m'appela à grands cris. En arrivant, je vis l'ouverture obscurcie par une nuée de petits oiseaux qui en sortaient comme des essaims. J'entrai en abattant avec ma canne plusieurs de ces pauvres petits oiseaux que je ne connaissais pas. En pénétrant dans la caverne, je la trouvai toute tapissée, dans le haut, de petits nids en forme de bénitiers.

“ Le matelot en avait déjà arraché plusieurs et rempli sa chemise de nids et d'oiseaux. J'en détachai aussi quelques-uns, je les trouvai très-adhérents aux rochers. La nuit vint ; nous nous embarquâmes, emportant nos chasses et nos collections. Chacun de ces nids contenait deux ou trois œufs ou petits, posés mollement sur des plumes semblables à celles que les père et mère avaient sur la poitrine. Comme ces nids sont sujets à se ramollir dans l'eau, ils ne pourraient subsister à la pluie, ni près de la surface de la mer.

“ Arrivés dans le vaisseau, nos nids furent reconnus par les personnes qui avaient fait plusieurs voyages en Chine, pour être de ces nids si recherchés des Chinois. Le matelot en conserva quelques livres qu'il

vendit très-bien à Canton. De mon côté, je dessinaï et peignis en couleurs naturelles les oiseaux avec leurs nids et leurs petits dedans, car ils étaient tous garnis de petits de l'année ou au moins d'œufs. En dessinant ces oiseaux je les reconnus pour des vraies Hironnelles. Leur taille était à peu près celle des Colibris.

“ Depuis, j'ai observé en d'autres voyages, que dans les mois de mars et d'avril, les mers qui s'étendent depuis Java jusqu'en Cochinchine au nord, et depuis la pointe de Sumatra, à l'ouest, jusqu'à la Nouvelle-Guinée, à l'est, sont couvertes de *rogue* ou frai de Poisson, qui forme sur l'eau comme une colle forte à demi délayée.

“ J'ai appris des Malais, des Cochinchinois, des Indiens Bissagas, des îles Philippines, et des Moluquois, que la Salangane fait son nid avec ce frai de Poisson. Tous s'accordent sur ce point. Il m'est arrivé, en passant aux Moluques en avril, et dans le détroit de la Sonde, en mars, de pêcher avec un seau de ce frai de Poisson dont la mer était couverte, de le séparer de l'eau, de le faire sécher, et j'ai trouvé que ce frai, ainsi séché, ressemblait parfaitement à la matière des nids de Salangane... Elle le ramasse, soit en rasant la surface de la mer, soit en se posant sur les rochers où ce frai vient se déposer et se coaguler. On a vu quelquefois des fils de cette matière visqueuse pendant au bec de ces oiseaux, et on a cru, mais sans aucun fondement, qu'ils la tiraient de leur estomac.

“ C'est à la fin de juillet et au commencement d'août que les Cochinchinois parcourent les îles qui bordent leurs côtes surtout celles qui forment leur *paracel* à vingt lieues de distance de la terre ferme pour chercher les nids de ces petites Hironnelles. Tout cet archipel, où les îles se touchent pour ainsi dire, est très-favorable à la multiplication du Poisson ; le frai s'y trouve en très-grande abondance, les eaux de la mer y sont aussi plus chaudes qu'ailleurs. Ce n'est plus la même chose dans les grandes mers.” Ainsi donc voilà une première opinion émise par un homme qui a vu les nids et les oiseaux. *Les nids sont composés de frai de Poisson.*

Lamouroux, le premier, en 1821, avança que les nids de la Salangane étaient de nature végétale. Suivant lui la base du nid est formée de *Gelidies*, fucus thalassiophytes, qui ont la propriété de se réduire presque entièrement en une substance gélatineuse par l'ébullition ou la macération. Ce serait donc aux *Fucus* du genre *Gelidium* ou *Sphaerococcus cartilagineus*, *setosus* et *crispus*, que les Salanganes, et surtout la plus petite espèce, qui ne quitte jamais le bord de la mer, emprunteraient la matière de leurs nids. Ce fait est si bien connu des gens qui se livrent à la récolte de ces précieux nids, qu'ils vont sur le bord de la mer à la recherche des fucus qui servent à l'oiseau à les construire, les mêlent aux nids recueillis, et augmentent ainsi facilement la quantité d'un produit difficile à conquérir et d'une grande valeur.

Par conséquent, d'après cet auteur, les nids seraient construits non d'une matière animale, le frai de Poisson, mais d'une *substance végétale*, des *fucus*.

Lesson vint en 1831, et apporta enfin la lumière dans cet imbroglio d'opinions contradictoires, en faisant remarquer d'abord qu'il est certain qu'il existe plusieurs espèces distinctes de Salanganes, peut-être même plus qu'on ne le croit encore aujourd'hui, et il n'y a rien d'extraordinaire que, parmi ces animaux, les uns employent des matières animales, les autres des substances végétales pour faire leurs nids. C'est ainsi qu'il a vu des nids de la Salangane de Bourbon communs à Maurice, qui étaient formés, par parties, de mousses et de matières gélatineuses, comme si la Salangane ne trouvait pas dans ce pays une quantité suffisante de matières propres à la construction normale de son nid.

De toutes ces observations réunies, cet auteur est parvenu à déduire les faits suivants, qui semblent très-voisins de la vérité. Au temps de la ponte, et successivement, chaque paire de Salangane s'élance, appelée par une prévoyance instinctive que nous ne pouvons définir, vers les endroits où elle trouvera les matières nécessaires à la confection de son nid, de même que, quelque soit l'éloignement de notre Hirondelle urbaine, elle parvient à récolter la terre glaise qui lui est indispensable pour construire le berceau de ses petits. Rasant les flots de la mer, la Salangane recueille la matière animale qui nage à leur surface, et, par un travail particulier qui dépend sans doute de l'organisation de son gosier, elle l'épure, le travaille, le débarrasse des matières étrangères, le pétrit à l'aide d'un mucus dont l'analogue est chez nous le suc *pancréatique*, et en forme le corps gélatineux qui composera le nid.

Cette substance ressemble beaucoup à l'ichthyocolle, dont elle partage, entre autres propriétés, la viscosité et la faculté de se ramollir et de se gonfler sous l'eau sans s'y dissoudre à froid. Quant aux fibres qui tapissent l'intérieur du nid, ils viennent très-probablement d'une espèce de Lichen branchu des montagnes et de rochers, puisque l'on trouve des nids à moitié tissés par cette matière intacte et à moitié formés de la substance translucide dont nous avons parlé.

Les nids de ces Martinets sont placés par eux généralement dans les anfractuosités des rochers et à l'abri de l'eau, et le plus souvent dans de grandes cavernes. La profession de chasseur de nid est très-périlleuse ; les hommes qui s'y adonnent la font dès l'enfance. A Java les chasseurs commencent par sacrifier un Buffle et prononcent des prières à la déesse tutélaire, devant laquelle un prêtre brûle de l'encens. Ils se frottent le corps d'huile odoriférante et parfument l'entrée de la caverne avec du Benjoin. La descente dans les cavernes se fait au moyen d'échelles de Bambous et de Roseaux et de longues cordes auxquelles ils se suspendent ; ils portent un flambeau composé avec la gomme d'un arbre des montagne

et qui ne peut être facilement éteint par le gaz méphitique de ces souterrains.

On a cru voir dans le nid de la Salangane ce que les anciens ont appelé les *nids d'aleyon* et qu'ils regardaient comme composés de limon, d'écume et d'autres impuretés de la mer. On en distinguait plusieurs espèces. Celui dont parle Aristote était de forme sphérique, à bouche étroite, de couleur roussâtre, de substance spongieuse, et composée en grande partie d'arrêtes de Poisson. . . . Evidemment ceci est un Polyplier, une ruche *celluleuse* d'insectes marins, et non le nid d'un Oiseau.

L'histoire de la petite Salangane nous amène enfin, en se terminant, à celle du Martinet de France (*cypselus apus*) auquel on donne, à bon droit, le nom de Martinet de murailles, pour le distinguer d'une seconde espèce nommée Martinet à ventre blanc (*cypselus mello*, (Lin) que l'on rencontre en Lorraine, dans les montagnes du Dauphiné, de la Savoie et des Pyrénées, et qui ressemble plus à l'Hirondelle des fenêtres qu'au Martinet noir.

Un des exemples les plus frappants de la durée du vol chez les Oiseaux en général, est celui que présente le Martinet noir. Tout le monde se rappelle le cri perçant que ces animaux poussent le soir, surtout en se poursuivant, en cercle, à tire d'aile, autour d'un monument ou de quelque édifice dont ils ont fait choix. Pendant la grande chaleur du jour, les Martinets s'y soustraient en demeurant blottis dans des trous de murs et plus souvent du clocher des tours, ou dans les crevasses ou sommet des rochers inaccessibles.—Là ils demeurent accroupis sur le ventre, car leurs pattes sont trop courtes pour les soutenir, et ils se tiennent le plus près possible du bord afin de n'avoir qu'à se précipiter dans l'espace pour trouver assez d'air sous leurs grandes ailes.

Hors ce temps qu'ils passent dans l'inaction, les Martinets volent constamment, le jour comme la nuit. Le fait des courses nocturnes du Martinet est certainement un fait curieux dans l'histoire de cet oiseau.

Guéneau de Montbéliard le cite comme un fait observé, seulement au mois de juillet, alors que le temps approche où les Martinets vont quitter nos contrées, émigrant pour un pays plus chaud. Mais Spallanzanni et Ch. d'Orbigny ont été témoins souvent de ce phénomène pendant tout le temps que les Martinets passent dans nos climats.

Vers la fin du jour, alors qu'ils ont bien tourné, selon leur habitude, autour d'une maison ou d'un vieux clocher, on les voit s'élever à des hauteurs considérables, en poussant sans relâche leur cri aigu et discordant. Ils continuent ainsi à monter toujours, divisés en petites bandes de quinze à vingt individus, et disparaissent bientôt à tous les regards par la prodigieuse élévation à laquelle ils sont parvenus.

Ce fait arrive régulièrement tous les soirs, environ vingt minutes après le coucher du soleil et ce n'est que le lendemain, au lever de l'astre

du jour, que redescendent les Martinets du haut de l'atmosphère, non plus par petites bandes, mais dispersés çà et là par individus.

Où vont-ils ? Quel est le but de ces prodigieuses ascensions ? C'est ce que nul observateur n'a pu découvrir jusqu'à ce jour. Il faut cependant reconnaître que cette course nocturne semble un besoin de leur nature, puisque, avant la ponte, les mâles et les femelles montent tous ensemble, et que les mâles font seuls cette ascension quand les femelles sont retenues au nid par les besoins de l'incubation.

Les Martinets se retirent de très-bonne heure de notre pays : au 1er Août, tous les ans, ils disparaissent sans qu'on puisse citer un seul traînard restant en arrière. Spallanzani pense que les jeunes qui finissent de faire leur éducation sont encore trop faibles à cette époque pour quitter l'Europe : que jusqu'au moment réel de leur départ, les parents les emmènent avec eux dans nos plus hautes montagnes, et que là ils vivent au sein des airs, en volant, sans jamais prendre un instant de repos sur point d'appui ! Dans les grands jardins de Paris, les Martinets sont fort communs depuis le quinze du mois d'avril jusqu'à leur départ. Pendant ce temps on ne voit pas une seule Hirondelle, non-seulement se mêler à leurs troupes, mais même approcher des régions qu'ils ont accaparées. Mais le lendemain du jour de leur départ, ils sont remplacés, et les Hironnelles ont tellement bien comblé, par leurs méandres gracieux, le vide des évolutions rapides des Martinets, qu'il faut une attention spéciale pour distinguer que ces Oiseaux qui tourbillonnent sur notre tête aujourd'hui, ne sont pas les mêmes que ceux qui voltigeaient hier soir.

Le mode de utdification du Martinet n'est pas encore un fait parfaitement élucidé. Les matériaux de ce nid, toujours construit dans la pierre, les vieux murs ou les rochers, sont fort divers : c'est de la paille, de l'herbe sèche, de la mousse, du chanvre, des bouts de paille, de la plume d'oiseaux domestiques et autres, en un mot tous les objets que l'on peut rencontrer autour des habitations de l'homme. On a prétendu que les Martinets enlevaient ces matériaux en rasant la surface de la terre ; mais, outre que l'on ne voit jamais les Martinets dans cette position, il résulte d'observations oculaires, que le Martinet a été aperçu très-souvent sortant des nids de Moineaux et d'Hirondelles, emportant des matériaux dans ses petites pattes. On remarquera, du reste, que le nid du Martinet est précisément composé des mêmes objets que le nid de Moineau, et nous verrons que c'est très-probablement le pillage qui procure au Martinet la couchette de ses petits. Ce pillage a pu d'autant plus facilement s'exécuter, qu'à l'époque de la modification du Martinet, c'est-à-dire au commencement de mai, la ponte des Moineaux est terminée et les petits partis. Le nid, du reste, est très-simplement fait : les matériaux sont placés les uns sur les autres dans le trou choisi. Il faut alors les agglutiner, pour qu'ils ne s'éboulent pas dans les mouvements des parents. Le Martinet

y parvient en les collant au moyen d'une humeur visqueuse et élastique qu'il dégage et qui tapisse l'intérieur de son bec et y englué les insectes qui le touchent.

Les Martinets pondent ordinairement cinq œufs blancs, pointus, et de forme très-allongée. Lorsque les petits ont percé la coquille, bien différents des petits Hirondeaux, ils sont muets et ne demandent rien ; les parents leur apportent à manger, deux ou trois fois par jour, une ample provision de mouches, papillons, scarabées, qu'ils logent dans leur vaste gosier. Ils apportent aussi des araignées.

Le temps que demande l'éducation, dans le nid, des jeunes Martinets, est également plus long que celui dont les jeunes Hirondeaux ont besoin. Les derniers, en effet, tombant à terre, pourraient à la rigueur se relever, tandis que, pour les Martinets, ce fait ne serait pas possible. Un vieux aurait beaucoup de peine, à cause de la longueur de ses ailes, qui, à cet âge, ont cependant toute leur force ; un jeune ne le pourrait jamais.

Aussi les jeunes Martinets ne se lancent dans les plaines illimitées de l'air que quand ils sentent en eux toute la puissance du vol pour y suivre leurs parents. Cela demande au moins un mois. Mais une fois que les jeunes Martinets ont quitté le nid et abandonné le trou maternel, ils n'y reviennent jamais, différant en cela des Hirondeaux de fenêtre et de cheminée, qui n'ont pas d'autre gîte pendant les premiers temps de leur émancipation.

D'après des observations faites sur des individus conservés en cage, les Martinets mueraient dans le mois de février, un mois et demi avant d'arriver chez nous ; leur mue est simple et n'amène pas de changement dans leur parure noire. Les Martinets laissent rarement leur vol descendre aussi près de terre que les Hirondelles. Quel que soit l'état hygrométrique de l'atmosphère, on ne les voit pas raser le sol à la poursuite des insectes aux ailes humides. Ils sont plus farouches et vivent à de plus grandes distances de l'homme. Cependant, quand ils font leurs grandes évolutions du soir, en poussant leurs cris assourdissants, ils passent quelquefois à la portée de la main, et n'ont pas l'air de s'en occuper ; ils semblent faire une course au clocher à qui volera le plus vite.

Des oiseaux doués d'un vol aussi rapide doivent avoir une vue extrêmement perçante, et un fait dont a été témoin Spallanzani lui a démontré que ces oiseaux apercevaient distinctement une fourmi ailée à plus de cent mètres de distance.

Si l'on réfléchit un instant aux mœurs de cet oiseau remarquable, on reconnaîtra qu'il a une singulière existence, partagée entre les deux extrêmes du mouvement et du repos. Son caractère est un mélange et un contraste continuel de défiance et d'étourderie. Sa défiance se marque par toutes les précautions qu'il prend pour cacher sa retraite, où il rentre d'un mouvement si rapide, si soudain, que l'œil ne peut le suivre, et que

l'oiseau a l'air de s'évanouir dans l'espace. Dans cette retraite, il reste rampant, presque sans mouvements possibles, sans défense ; aussi y entret-il furtivement et y élève-t-il ses petits dans le silence. Il craint la chaleur, reste dans son trou pendant la grande lumière du jour, et n'en sort que le soir, d'un mouvement brusque et à l'improviste, comme s'il se précipitait tête baissée dans le vide de l'air.

Mais, alors qu'il a pris toute sa croissance et que la puissance incomparable de son vol lui fait regarder en pitié les autres habitants de l'air, il devient étourdi, téméraire, et se croit en état d'échapper à tous les dangers. Prévot en a pris souvent en présentant subitement un filet à l'embouchure du trou vers lequel il voyait ces oiseaux précipiter leur vol impétueux. En fermant ce trou au moyen d'un morceau de glace, il les a vus se tuer roides en s'y fracassant la tête. Dans plusieurs endroits, dans les clochers, sur les hautes fortifications, on les tue à coups de baguettes, au moment où on les voit se diriger directement vers soi ; leur vol est si rapide qu'ils ne peuvent même pas se détourner de leur route. Dans certains endroits on les prend à la ligne au moyen d'un insecte qu'on laisse pendre du haut d'un rocher ou d'un édifice élevé. Pour les tirer au fusil, leur vol est presque toujours trop élevé, à moins que ce soit le soir, quand ils font leur grand tour. Dans ce cas, le tiré n'est pas difficile, parce que leur vol n'est pas interrompu, mais d'une grande continuité. Dans tous les cas, ils sont très-durs à abattre et doivent être tirés avec du plomb assez gros.

Leur chair est bonne à manger.

## II. DE LA BLANCHÈRE.

---